

Ladislav Kardos

Numéro 37, hiver 1964–1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1964). Ladislav Kardos. *Vie des arts*, (37), 48–50.

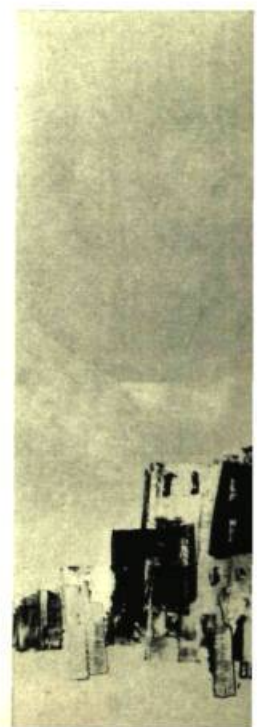


aussi

1 - La grande place.

2 - Il était une fois.

3 - Rue oubliée.



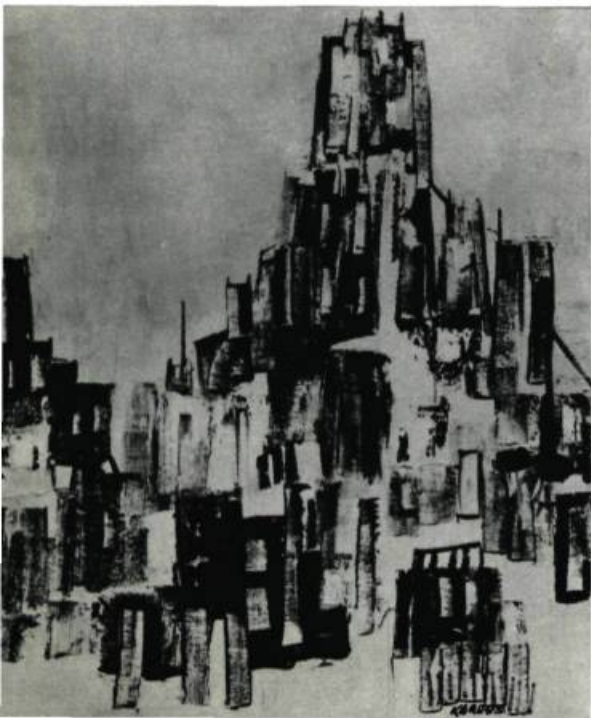


3

par Frédéric Mégret

LADISLAS KARDOS:

re que possible



L'exposition, tenue au début de cette année au Palais Galliera à Paris, aura été la bienvenue. En matière d'art contemporain au Canada, le public parisien ne se rappelait guère que la brillante rétrospective d'Alfred Pellan, organisée en 1955 par le Musée national d'Art moderne. Quant à Riopelle, son intégration à l'École de Paris fait que beaucoup ignorent que ce tenant de l'informel est né au Canada.

Avec les ensembles de York Wilson, de Pellan, de McEwen, de Lemieux et de Plaskett, cette manifestation (malgré la faiblesse du dernier peintre cité) présentait en matière esthétique un éventail fort large, aussi déployé qu'apparaissent sur la carte leurs villes natales: Toronto, Montréal, Québec et Vancouver.

En mai dernier, un solitaire est venu exposer une quarantaine de toiles, dans une galerie de l'avenue Matignon. A ce carrefour de la Rive Droite, on a vite appris qu'il venait du Canada. Et si on avait posé une telle question, c'est que l'accrochage avait obtenu d'emblée un succès d'estime. Visiblement passionné par la poésie de la ville, Ladislav Kardoš présentait, pour la plus grande part, des toiles qui reflétaient (reflétaient et non point décrivaient) la grande cité nord-

américaine dans ses perspectives d'expansion et aussi la petite place piquée de fenêtres inégales de la vieille ville d'Europe repliée sur ses silences et ses mystères. Exposition très homogène, bien que ce Hongrois devenu Canadien en 1951 ait de toute évidence coupé son cœur en deux. S'il a compris profondément l'atmosphère, les cieux et le rythme de sa nouvelle patrie, ce ne pouvait être dans le reniement de son continent natal et de ses pierres gorgées, comme autant d'éponges, de joies et de peines. Qui est Kardos ?

– Je suis né en 1909 à Budapest. J'ai été un étudiant paresseux mais, je le confesse, intelligent. J'étais très doué pour la peinture, aux dires de mes maîtres. Cependant j'ai dû, contre ma volonté, poursuivre l'exploitation forestière qui était l'affaire de ma famille, en France, où nous étions installés depuis 1928. J'ai transféré plus tard, en 1951, nos scieries au Canada : leurs machines sont terriblement voraces ! Mais comment en vouloir à la forêt puisque ce sont les sites de la Colombie canadienne qui ont inspiré mon retour vers ma vocation de jeunesse... C'est un grave (et bienheureux, selon lui !) accident d'avion qui devait obliger Kardos à garder la chambre pendant de longs mois et lui permettre ainsi de confronter ses rêves avec la toile blanche.

– Pourquoi ai-je tant voulu peindre ? Parce que j'avais besoin d'exprimer l'expérience de ma vie. Par chance, mon métier m'en laissait de plus en plus la possibilité. Comme je m'y attendais, la peinture est devenue pour moi un moyen de communication. Mes toiles ne commencent à vivre que si quelqu'un y trouve quelque chose le concernant.

C'est pourquoi sans doute Kardos réussit une peinture d'un réel poids humain, même si l'homme n'y montre jamais la moindre silhouette. Kardos, autodidacte, affirme qu'il l'est, même s'il confesse qu'Emily Carr et Lawren Harris l'ont beaucoup touché, même lorsqu'il dit toute l'estime où il tient la peinture de son concitoyen Gordon Smith.

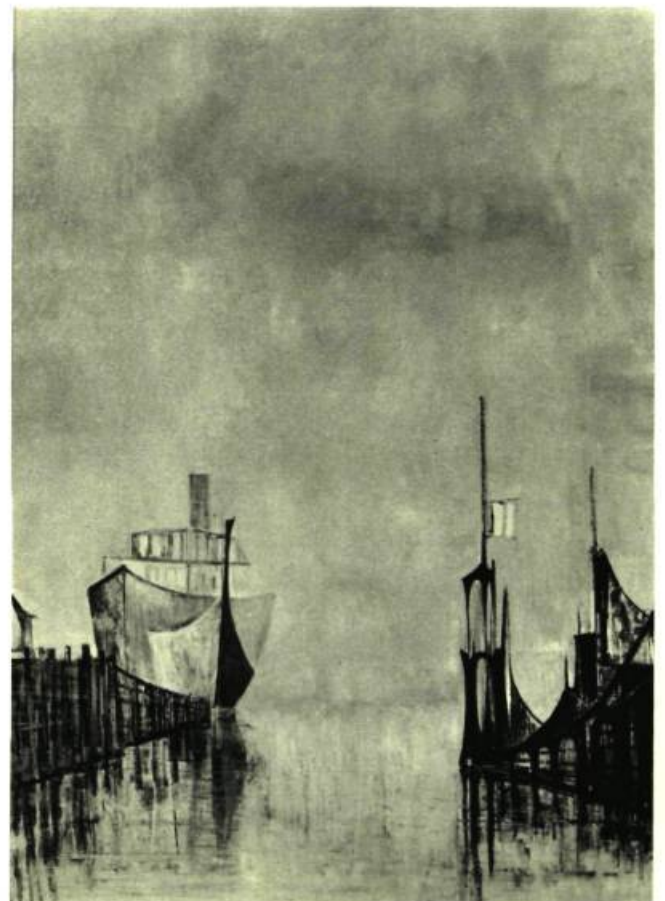
– Je ne suis pas abstrait mais je m'efforce d'être aussi libre que possible.

Certes, Kardos peint lisible et compose avec une grande rigueur intellectuelle en s'astreignant même à des dominantes de couleurs. Mais, en masquant une petite partie de la toile, il est assez curieux de se trouver soudain de-

vant une œuvre abstraite, ne disons pas informelle. La petite partie rendue à l'ensemble, le tableau reprend aussitôt son plein sens et sa puissance d'évocation surréelle.

Un vrai peintre doublé, comme il se doit, d'un poète ! Tel est apparu, pour beaucoup, Ladislas Kardos. Des sceptiques ont pu se demander si l'exploitant forestier de Cariboo – région où Kardos part deux fois par mois, à 250 milles de Vancouver, surveiller ses coupes de bois – n'était pas tout simplement un peintre du dimanche. Non. Chez Kardos, on ne trouve pas trace de cette naïveté, classique en l'occurrence. Au contraire, une pensée et un métier déjà sûrs apparaissent alors qu'il peint, ne l'oublions pas, depuis huit ans seulement. Pour avoir atteint ce niveau où sa peinture ne doit rien à personne, on peut gager que Kardos s'y engage plus profondément encore, comme le bûcheron dans un bois vierge.

S'il persévère dans cette pureté conceptuelle que son humour ne parvenait pas à dissimuler à Paris, il est possible que le Canada tienne avec Kardos un peintre dont la qualification apparaîtra, dans quelque temps, comme une évidence.



Vers un port inconnu.